

MARC DANDOLO : VOYAGE AU LAOS (1899)

IL Y A 37 ANS !
PAR MARC DANDOLO (2^e ARTICLE).
(*L'Avenir du Tonkin*, 28 septembre 1937)

Qui donc se souvient encore en Indochine de Ganesco¹ ? Il fut l'organisateur du voyage dont nous allons parler et jamais sans doute on ne vit sur les pistes laotiennes plus joyeuse caravane que celle dont il prit la tête, en cette année 1899 et au mois de février, caravane qui groupait huit bons compagnons dont deux dames. Outre Ganesco, commissaire du gouvernement pour la province du Cammon, il y avait là le capitaine des Michels, fils de l'ancien ambassadeur de France à Madrid ; M. Achard, jeune et charmant inspecteur de l'Agriculture, chargé d'étudier les lianes à caoutchouc des forêts ; M. et M^{me} Desgrais, hôteliers à Vinh ; M. Pierre Forest, le plus aimable et le plus gai de ces jeunes hommes qu'envoyaient alors en Indochine quelques familles riches soucieuses de leur faire jeter leur gourme au plus loin des boulevards parisiens ; enfin une femme délicieuse de distinction et de charme, M^{me} de M...L'auteur de ce récit complétait la bande. Nous n'allions pas au Laos pour y conquérir le fabuleux métal que Cipango mûrit en ses mines lointaines, mais pour « voir du pays » et quelques-uns pour se documenter sur le caoutchouc qui commençait à inspirer une fièvre assez comparable à celle de l'or. Puis Ganesco s'était mis dans la tête de nous faire inaugurer la première route décidée par lui et qui devait unir Vinh à Pak-Hin-Boun par Hatraï, Napé et Kham-Kheut. Nous avons même, dans nos bagages, une voiture américaine, genre sulky de courses, démontée et qu'en grande pompe, nous devions utiliser après avoir câblé à l'Indochine entière que le voyage en voiture était réalisable et réalisé.... Hélas ! la route, malgré les ordres donnés, n'existait encore qu'à l'état de tracé et nous dûmes, ce qui fut beaucoup plus pittoresque, faire le trajet à dos d'éléphant. Mais Ganesco, déçu dans ses rêves ambitieux, fut d'abord furieux.

Ce pauvre Ganesco, qui était avant tout un feu d'artifice d'esprit et le causeur le plus extraordinaire qu'on put rencontrer, est mort bien tristement ! Des Michels a trouvé, comme colonel de dragons, la mort glorieuse qu'il souhaitait, pendant la Grande Guerre ; M. Desgrais lui aussi ; et, depuis cette longue randonnée, je n'ai plus revu nos

¹ Fernand Ganesco : fils de Gregory Ganesco, publiciste d'origine roumaine connu sous le Second Empire, ami de Gambetta et Paul Bert. Il accompagne Paul Bert à Hanoï (1886). Puis sous-préfet d'Albertville en Savoie (1888), de Montdidier dans la Somme (1890) et de Loudun dans la Vienne (1891-1892). Blessé au bras dans un duel à l'épée qu'il avait provoqué pour défendre l'honneur de son père (déc. 1889). Poursuivi par ses créanciers. Candidat républicain dans la circonscription de Pontoise (1893). Correspondant de presse au Japon et en Chine pendant la guerre entre ces deux puissances (1896-1897). Recasé en Indochine. Expédié par Doumer à Xieng-Kouang, puis Pak-Hin-Boun (Laos). Chef de cabinet de Rodier, gouverneur de la Cochinchine (1903). Appelé au cabinet de Gaston Thomson, ministre de la marine (1905), membre de la commission de réforme de l'Office colonial (1905-1906), administrateur de Thu-dau-Mot (1907), puis de Tân-An (1910) et de Mytho. Poursuivi pour des faits graves qualifiés crimes, il bénéficie d'un non-lieu (*Les Annales coloniales*, 10 septembre 1912). Admis, d'office, à faire valoir ses droits à une pension de retraite (*JORF*, 15 avril 1913).

Dandolo a raconté par ailleurs comment Ganesco avait obtenu à Vézin le marché des égouts de la ville de Mexico :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Ch._Vezin_1840-1919.pdf

autres compagnons ! Malgré la mélancolie qui nous étreint quand nous évoquons de vieux souvenirs dont les principaux témoins ont disparu, je ne me lasse pas de revenir sur ce passé si vivant, si coloré.

À Pack-Hin-Boun devait nous attendre un personnage que n'ont pas oublié les quelques vieux Tonkinois survivants de ces temps déjà légendaires, personnage entouré d'un halo de mystère : Alfred Raquez, qui allait devenir l'auteur de « Pages laotiennes », « Entrées gratuites », « Voyage au pays des Pagodes », et devait mourir commissaire du Laos à l'Exposition coloniale de Marseille dans les conditions étranges que connaissent de rares initiés.

La veille de notre départ, M. et Mme Desgrais nous avaient offert, à Vinh, un dîner fastueux auquel furent priés, à côté des voyageurs du lendemain, les hôtes les plus marquants de la ville qu'administrait alors M. Sestier. Les hommes vinrent en smoking, les dames en robes de soirée, et au petit jour — transformation rapide — tout le monde était en selle en tenue de brousse.

Grâce à Ganesco, notre expédition eut d'abord quelque chose de presque officiel. Sestier nous accompagna jusqu'à la limite de sa satrapie où M. Sendré, chef de la province voisine de Hatinh, vint nous accueillir. En voyant M. Sestier en ce temps-là, je ne pensais pas que je le retrouverais un jour administrateur de l'*Avenir du Tonkin* que je devais acquérir de M. F.-H. Schneider². Notre réunion groupait, je ne puis m'empêcher d'ouvrir cette nouvelle parenthèse, des personnages aux destinées assez étranges. Ganesco était le fils de Grégory Ganesco, créateur du *Nain jaune*, organe d'opposition à l'Empire d'abord, puis bientôt rallié, et aussi du *Moniteur universel*. Il avait lui-même acquis une célébrité comme sous-préfet, dans une aventure d'un comique intense que j'ai contée déjà dans ce journal. Pour des Michels, sa vie n'avait été qu'une succession d'aventures d'un jeune officier plein de fougue qui n'eut été à sa place véritable qu'aux temps des bandes de « Monsieur l'amiral » ou de « Messieurs de Lorraine ». Enlèvements, duels, triomphes en courses, excentricités sans nombre, il avait distrait ses années de garnisons de la sorte, en attendant de plus nobles aventures au Maroc et la fin en apothéose quand un obus allemand de gros calibre tombant sur lui volatilisa son corps au point qu'on n'en retrouva rien.

Quant à M. Sestier, il avait été novice franciscain et dissertait fort bien théologie, suivant saint Bonaventure...

Pierre Forest devait, en quittant l'Indochine, être secrétaire du duc de Montpensier, s'employer plus tard aux grands travaux du transsibérien, aller chasser au Caucase et en Géorgie où le surprit la guerre. Il rentra en hâte alors, prit sa place sur le front où crânement il fit son devoir.

Mme de M... portait un des beaux noms de l'aristocratie poitevine, avait vécu à Rome et à Paris dans les milieux les plus distingués, et rien n'était admirable comme de voir la belle résistance de cette femme, si fine, si élégante, à toutes les fatigues. Montant à cheval avec la plus belle aisance. elle se jetait à la nage au passage des rivières, n'avait peur de rien et, en une rencontre, eut fait, comme un homme, le coup de feu.

II

(L'*Avenir du Tonkin*, 29 septembre 1937)

Tous les Indochinois ont lu, je l'espère, le beau livre de M. Georges Le Fèvre, « L'Épopée du caoutchouc ». Au temps où se place notre voyage, la grande épopée dont il est question dans cet ouvrage ne se manifestait pas encore, mais, pour certains

² François-Henri Schneider : le grand imprimeur de Hanoï : www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Schneider_fres-Hanoi.pdf

colons, dont j'étais, la caravane que nous formions et qui s'acheminait à travers la forêt laotienne en paraissait, sous ses dehors joyeux, le prélude.

Que le Laos possédât en abondance des lianes à caoutchouc, on venait de l'apprendre depuis peu. Pendant des années, l'un des plus vieux et des plus avisés commerçants exportateurs de Hanoi, M. Daurelle³, avait expédié sur l'Europe des quantités appréciables de la fameuse gomme, mais en se gardant soigneusement d'en parler. En matière d'utilisation des produits indigènes, M. Daurelle fut un précurseur. Dans ses magasins de la rue Jean-Dupuis, en plein quartier indigène, il préparait pour expédition tout ce qui, depuis lui, a pris un développement extraordinaire dans un grand nombre de grosses maisons, et qu'il était seul alors à connaître : caoutchouc, sticklaque, benjoin, cardamome, cheveux, plumes, peaux de buffles et de vaches, etc.

Mais un secret a beau être bien gardé, il vient un jour où, fatalement, sa divulgation a lieu. À l'annonce qu'il y avait du caoutchouc au Laos, tout le monde rêva de s'en occuper. Une ruée se produisit et les indigènes, sollicités de tant de côtés d'avoir à récolter et livrer ce produit, s'avisèrent peu à peu de l'altérer par des mélanges de résines et de sucres quelconques, ou d'insérer pierres et bouts de bois dans les pelotes ou saucisses de caoutchouc afin d'en augmenter le poids. Les altérations et les fraudes allèrent si loin qu'en quelques années, il fallut renoncer à ce commerce qui, d'ailleurs, devenait difficile par suite du véritable massacre de lianes qui eut lieu, les indigènes se souciant peu de saignées modérées apportées à ces lianes et préférant couper complètement la plante et la détruire pour un profit immédiat plus important. Mais au moment où nous allions nous rendre compte du peuplement de la forêt laotienne en lianes à caoutchouc, le massacre n'était pas encore organisé et la majeure partie de la population indigène ignorait cette richesse latente de cette immense forêt.

Cependant Alfred Raquez, que le résident supérieur au Laos de ce temps, le colonel Tournier, avait convié à une exploration générale avec lui de tout le Laos, s'était avisé de renseigner les indigènes et avait escompté, avec quelques secours financiers d'ailleurs modestes, d'acquiescer à lui seul la récolte dont il avait donné les méthodes. Il créa à ce moment les Comptoirs laotiens dans ce but principal, et aussi pour importer dans ce pays éloigné et si mal ravitaillé le maximum de nos produits d'importation. L'entreprise comportait, en outre, un service de transports réguliers, tout au long du Mékong, depuis Luang-Prabang jusqu'à Pak-Hin-Boun, et de là par pirogues, à dos de bœufs et d'éléphants, jusqu'à Vinh. Il s'agissait, sur le parcours le plus bref, de réunir le bief moyen du Mékong au golfe du Tonkin.

L'idée était heureuse ; mais Raquez se révélait ainsi en avance sur son temps et les Comptoirs laotiens eurent une existence éphémère.

Jusqu'à Hataï, notre voyage n'eut rien de très particulier. J'ose espérer cependant que la haute rivière de Vinh a gardé son charme ancien et cette admirable abondance en gibier d'eau qui la caractérisait alors. Il me souvient d'avoir vu cette belle rivière couverte de canards sauvages en quantité invraisemblable ; l'eau apparaissant littéralement couverte, sur toute sa largeur, par ces palmipèdes qui, d'ailleurs, ne se souciaient nullement de notre approche et ne s'envolaient qu'au tout dernier moment.

Nous arrivâmes à Hataï par un froid cinglant. Il existait là, à cette époque, un poste de la garde indigène que commandait un garde principal marié. Sa pauvre femme paraissait gelée ! Nous eûmes à souffrir du froid d'autant plus que, par suite d'un retard dans l'arrivée de nos bagages, nous n'eûmes à temps ni notre literie, ni nos couvertures. Le chef de poste et Mme X... se dépensèrent en amabilités et en soins, mais Pierre Forest et moi, qui étions, je crois, les plus jeunes de la bande, nous dûmes coucher dans une sorte de pièce ouverte à tous les vents, n'ayant pour nous couvrir que de vieux

³ Fernand Daurelle : négociant à Hanoi en entrepreneur multiple:
www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Ets_Daurelle-Hanoi.pdf

vêtements entassés sur nous par l'obligeance de notre hôte. Il nous fallut, au matin venu, reconnaître que de notre vie nous n'avions eu aussi froid.

Ce fut, ce matin-là, que commença notre escalade de la chaîne Annamitique, chacun de nous juché sur un éléphant. Les dames rivalisèrent de courage.

Aujourd'hui où vous pouvez vous rendre au fin fond du Laos en automobile, vous ignorez, amis lecteurs, ce qu'était à ce moment l'extraordinaire ascension que nous fîmes, toujours en forêt, dans l'humidité et la vase, en suivant la ligne de plus grande pente de la montagne. Jamais nous n'eussions cru ces énormes bêtes qui étaient nos montures capables de pareilles prouesses. S'aidant parfois de leur trompe pour agripper un arbre au passage et se hisser ainsi plus aisément dans un endroit difficile, progressant d'un pas assuré, ne posant leurs larges pieds qu'à bon escient et toujours au meilleur endroit, se faufilant dans les plus étroits défilés, en polissant, en limant pour ainsi dire les rochers, nos éléphants réalisaient d'étonnants tours de force et, de moment en moment, happant un bananier sauvage au passage, ils mangeaient placides et sûrs d'eux-mêmes.

Nos yeux se portaient parfois avec anxiété sur le simple petit lieu de potin qui fixait notre cage sur le dos de nos puissants bêtes, faisait fonction d'aratoire, bricole et sangle... Le cornac, juché sur le cou de son éléphant, lui parlait de temps en temps et toujours était obéi.

III

(L'Avenir du Tonkin, 30 septembre 1937)

Après une journée de marche à dos d'éléphants, nous arrivions au col de Tram-Mua, où avait été établie, une *sala*, c'est-à-dire l'abri ordinaire laotien à l'usage des passants. Ici nous entrons dans les domaines de notre chef de caravane, Ganesco ; nous quittons en effet l'Annam pour pénétrer dans la province laotienne du Cammon. Nous nous trouvons alors à une altitude d'environ 1.300 mètres, d'après les évaluations de l'époque que les travaux du Service géographique de l'armée ont pu, depuis lors, rectifier quelque peu. La *sala*, bâtie comme elles le sont toutes, sur pilotis, servait au rez-de-chaussée à remiser les bêtes, et la vérandah du haut avait été [mots manquants] ainsi aux voyageurs de débarquer aisément de leur monture. En général les marchands de cochons qui vont acquérir au Laos des quantités considérables de ces animaux et les amènent en Annam avec un talent digne d'être admiré, grâce à un chant qui a le privilège mystérieux de les grouper, s'installent avec leurs animaux au rez-de-chaussée de la *sala* et, pour lutter contre le froid, font un feu qui a l'avantage d'enfumer comme jambons les occupants de l'étage. Nous fûmes donc enfumés toute une nuit, mais l'élément féminin de notre groupe ayant supporté vaillamment l'ennui d'une nuit blanche, par le froid, la fumée et le brouillard, personne, bien entendu, n'osa se plaindre.

De Tram-Mua, nous n'avions plus qu'à descendre sur le versant laotien de la montagne, jusqu'à Napé. La route Ganesco existait, mais loin d'être carrossable comme l'avait rêvée son créateur, elle n'offrait que l'avantage, appréciable d'ailleurs, d'une piste muletière.

Le forêt sur le versant Ouest de la chaîne de montagnes séparant l'Annam de la vallée du Mékong a un aspect totalement différent de celui qu'elle a sur le versant Est. Les arbres sont énormes, majestueux et l'élancement de leur fût du sol à leur frondaison a une splendeur qu'on ne peut oublier. Nous sommes désormais dans un pays tout nouveau ; la végétation n'a pas été seule à changer. L'immense barrière montagneuse que nous franchissons limite le domaine de conquêtes de la race jaune, le pays des fils de Han et de leurs petits cousins a pris fin : la race aryenne commence avec les influences lointaines de l'Inde et de la Birmanie.

Raquez, dans ses *Pages laotiennes*, a fort exactement parlé de cette population charmante des rives du Mékong. On ne peut avoir contact avec elle sans s'y attacher. La douceur, l'urbanité de ces gens séduisent. Dès notre arrivée sur le territoire de la province du Cammon, les autorités se portèrent au devant de nous pour offrir à Ganesco, commissaire du gouvernement, les fleurs et les bougies rituelles. Ces hommes arrivaient coiffés du vaste feutre des combattants boxers, vêtus d'une veste boutonnée du col au bas de la taille, et du sabot aux couleurs changeantes, « gorge de pigeon », drapé autour des reins et sur les cuisses avec un art tel qu'on eut à distance juré qu'ils portaient des culottes à la mode de Versailles au temps du roi Bien-Aimé. Et ils saluaient d'une belle révérence, sans aucune obséquiosité, et, répondant aux questions, gardaient le regard direct, ouvert. Nous avons été à même d'apprécier au cours de notre voyage l'hospitalité entièrement désintéressée de ces braves gens.

L'arrivée à Napé est un enchantement. Je souhaite que les progrès réalisés depuis le voyage dont je parle n'aient rien fait perdre de son charme à ce poste délicieux, si bien situé dans une riante clairière de la [mots manquants]. La petite rivière de Napé voyait sourdre sur ses bords et même dans son lit un bon nombre de sources thermales sulfureuses où les animaux de la forêt aimaient particulièrement à aller boire de nuit, ce que sachant, les Laotiens organisaient des affûts presque toujours heureux.

Ce poste de milice était commandé alors, en raison sans doute des travaux de la route, par un inspecteur de la garde indigène, des plus intelligents et des plus sympathiques. M. A... vivait là en philosophe et en intellectuel, possédant une bibliothèque des mieux composées ; sa conversation était extrêmement agréable et les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il les utilisait en lectures, en recherches sur les ressources si diverses du pays, et en soins donnés aux animaux dont il aimait à s'entourer. Je sus par lui l'existence de gutta-percha au voisinage du poste et les échantillons que j'envoyais à Paris à une société de câbles sous-marins furent jugés d'excellente qualité. L'aire de la gutta-percha, suivant les spécialistes, devait s'arrêter fort peu au nord du Cambodge, mais je pus constater, grâce à M. A., qu'il y avait dans cette limitation une erreur. La gomme-gutte existait aussi tout à proximité du poste.

Nous reçûmes chez ce charmant inspecteur cette hospitalité qui est traditionnelle dans la brousse et dont le Corps Bleu, en particulier, se fait un devoir et un honneur. On chassa le perdreau et M. Desgrais comme Pierre Forest se signalèrent par de brillants coups de fusil.

La nuit, nous entendions la sorte d'aboi bref du tigre et, au matin, le réveil de la forêt avait un charme difficile à exprimer. Les gibbons commençaient par leur sifflement si curieux, un cerf bramait après sa harde, les coqs sauvages lançaient leur cocorico martial, si différent de celui de leurs congénères domestiques, puis c'étaient les mille cris des paons, des argus, tout un émoi des hôtes innombrables de cet admirable pays.

Napé est resté dans mon souvenir comme un des sites les plus gracieux, les plus calmes, qu'il m'ait été donné de voir. Avec cette ravissante clairière commençait pour nous vraiment le Laos.

IV.

(*L'Avenir du Tonkin*, 1^{er} octobre 1937)

La circulation devenue plus intense a-t-elle écarté les tigres de cette route de Napé ? Ils abondaient alors. Un missionnaire du Laos, le père Escoffon, qui passait par là, à dos d'éléphant. se rendant à Hanoï pour consulter un oculiste, en fit l'expérience. Gravissant les premiers contreforts du versant laotien de la chaîne annamitique, le Père vit, à un moment donné, son cornac glisser à bas de sa monture pour aller s'isoler dans un taillis, mais brusquement le petit bonhomme revint à toutes jambes, rajustant en hâte son sampot et, avec l'agilité d'un singe, regrimba sur le cou de l'éléphant pendant qu'un

tigre lancé à sa suite sautait aussi pour l'atteindre mais ne réussissait qu'à déchirer de ses grilles l'oreille du pachyderme. Ce dernier, barrissant de douleur, se dressa sur ses jambes de derrière, mettant le Père Escoffon dans la plus angoissante position. Le tigre avait manqué son assaut : il bondit dans la forêt et on ne le revit plus de ce jour-là.

Les Comptoirs laotiens avaient installé à Napé un parc à bœufs pour leurs transports. Ce parc était entouré d'une palissade de madriers de hauteur d'homme. L'agent des Comptoirs était, à cette époque un homme aimable, M. Guillerminet, qui, depuis, fut agent des Travaux publics. Cet homme vit un soir un tigre sauter dans le parc et, quelques instants après, franchir la clôture emportant en travers de son dos un jeune taureau ! Mais quelque temps après, M. Guillerminet eut une autre aventure dont il a du garder bon souvenir. Par un temps superbe, il se rendait à Vinh : il avait pris son cheval pour arriver à Tram-Mua et s'était armé d'un fusil de chasse. Son chien l'accompagnait. Au milieu de ce superbe paysage et par cette belle journée, il se sentait si à l'aise qu'il chantait à pleine voix. Tout d'un coup, il s'inquiéta de son chien qu'il ne voyait plus jouer devant lui sur le chemin. À sa grande surprise, le chien, la queue basse et faisant triste mine, marchait pour ainsi dire entre les jambes du cheval. M. Guillerminet se retourna sur sa selle pour se rendre compte de ce qui se passait derrière lui: un tigre venait en rampant et n'était plus qu'à quelques mètres... De saisissement, le voyageur lâcha son fusil et, perdant lui-même l'équilibre, tomba sur le dos en plein chemin, cependant que son cheval et son chien, pris de panique, s'enfuyaient à une allure folle. Se sentant perdu, M. Guillerminet n'eut qu'une idée : crier de toutes ses forces et à pleins poumons. À sa plus grande stupéfaction, le tigre, ahuri par ces cris, sauta dans le fourré. Je garde encore la lettre par laquelle, avec un humour étonnant, le héros de l'aventure me conte son cas.

Plusieurs éléphants des Comptoirs laotiens furent ainsi assaillis et blessés par le tigre sur ce parcours. et le capitaine Grossin, dans son livre sur le Laos, parle d'un tout petit éléphant qui, accompagnant sa mère dans ces sortes de caravanes, avait eu une cuisse sérieusement atteinte par le tigre au point qu'il nageait difficilement. Au passage des rivières, sa mère l'assistait et se faisait aider par une autre femelle : ces deux bêtes croisaient leurs trompes sous le ventre du jeune blessé et l'aidaient en le soutenant. Tous les voyageurs de ce temps ont pu vérifier l'exactitude du récit du capitaine Grossin. et il faut bien reconnaître dans ce fait un exemple d'altruisme et d'entr'aide chez les animaux. car si le geste de la mère n'a rien qui nous surprenne, il n'en est pas de même de celui de l'autre femelle.

Un *chau-muong* de la région avait, en ce temps-là, un jeune éléphant qui jouait à plaisir avec ses enfants. Le jeu le plus habituel était celui de cache-cache qui se joue sous toutes les latitudes et chez les marmots de toutes races. Les enfants du *chau-muong* décidaient le petit éléphant à se coller le front contre un arbre et à garder l'immobilité, puis ils se cachaient eux-mêmes de leur mieux dans les broussailles ou derrière d'autres arbres. S'estimant suffisamment dissimulés dans leurs cachettes, ils avertissaient par leurs cris l'éléphant d'avoir à les chercher et l'aimable bête, dodelinant et balançant sa trompe, se mettait en quête, se prêtant au jeu des enfants comme un véritable camarade, excitant les rires et la joie de tout ce petit monde de très gracieux bambins.

Nous étions, au cours de ce voyage, pleins d'admiration pour nos montures auxquelles leurs cornacs parlaient comme à des êtres raisonnables. obtenant tout d'eux à la simple voix. Que de fois n'avons-nous pas vu ces grosses bêtes, à l'œil si petit mais si pénétrant, caresser à l'aide de leur trompe le menton de leur cornac debout près d'eux. Le spectacle était assez réjouissant aussi de voir Mesdames de M... et Desgrais s'efforçant de grimper sur leur monture, préalablement agenouillée et à plat ventre, et n'y parvenant que poussées par l'aide opportune de la trompe de ce brave animal !

Juchés dans nos petites cages, nous ne souffrions nullement, comme on le prétend, du mal de mer ; on met cependant un certain temps à s'habituer au mouvement de

langage auquel on est soumis. Chose curieuse, ces énormes bêtes ont une peur atroce du plus petit chien et surtout des cochons ! Elles font tête et victorieusement à un tigre, mais sont mises en déroute par le chien et le cochon !

V.
(*L'Avenir du Tonkin*, 2 octobre 1937)

La route de Napé à Kham-Kheut se déroule comme à travers un parc merveilleux ; la forêt s'égaie de larges clairières herbeuses où, parfois, les perspectives paraissent aménagées avec art et partout, au lieu des rivières boueuses du delta tonkinois, nous trouvons de gracieuses rivières aux eaux d'une limpidité parfaite. Pour tracer la route, il avait fallu abattre des quantités d'arbres et nous constatons qu'un grand nombre étaient d'essence précieuse, tel le go trac qui ne s'emploie, dans toute l'Indochine et même en Chine où on l'importe, que pour la confection des plateaux de grand luxe, les bahuts à incrustations et les bâtonnets à riz en usage pour les seuls personnages riches. L'ébène existait aussi ; et de même une variété de bois odorante et qu'on appelait alors assez improprement, paraît-il, bois de rose.

Le service forestier a fait un inventaire fort intéressant de ces richesses de la sylvie laotienne et le jour viendra où une exploitation méthodique en sera possible. Quant aux gommés et aux résines, elles comporteraient une étude à elles seules et il n'est pas douteux qu'un grand nombre d'elles seront, pour la confection des vernis, des ressources de première valeur tandis que d'autres, déjà usitées en pharmacopée indigène, pourront rendre service en thérapeutique. Le Laos nous est apparu comme contenant, par ses forêts et son sous-sol, des richesses immenses. Je ne sais si la question des gutta-percha et des gommés-gutte a elle-même été étudiée comme il semble qu'elle le mérite. On aurait pu croire, étant donné la valeur de ces deux produits, qu'elle attirerait l'attention des exportateurs.

À quelque distance avant d'arriver à Kham-Kheut, la piste que nous suivions — pardon ! la route Ganesco — longeait de hautes falaises calcaires où l'on voyait des multitudes de ruches sauvages. La cire d'abeille abonde et déjà comptait comme article d'exportation.

À Kham-Kheut régnait, si l'on peut dire, et de la manière la plus pacifique, l'un des précurseurs des recherches de caoutchouc au Laos, M. Fornerod. Il doit rester encore au Tonkin de vieux colons qui se souviennent de cet excellent homme, marcheur infatigable et d'une bravoure connue. Nous fûmes reçus par lui à notre arrivée. Il occupait deux superbes maisons laotiennes en bambous de choix et réunies par un passage reliant leurs deux vérandahs. Tout l'intérieur était tendu d'étoffes de soie laotiennes, sampots et écharpes et des trophées de chasse, massacres de cerfs et de gours, décoraient cet ensemble, mêlés à des instruments de musique, dont le khène, aux doux sons d'orgues, dont jouent tous les jeunes hommes tout au long des rives du Mékong. Cette musique est déjà bien loin du tintamarre des instruments chinois ou annamites, flûtes aux sons criards et aigres, gongs, chants nasillards. Visiblement, nous sommes au contact d'une race infiniment plus rapprochée de nous. Les pagodes sont charmantes, propres, luxueuses même et les bonzes, vêtus d'étoffe d'un jaune éclatant, sont propres. Rien en ces derniers ne rappelle la crasse et l'air sournois des bonzes annamites et chinois. On sait combien leur recrutement diffère. Les pagodes sont déjà voisines de celles de Ceylan et de la Birmanie. La Chine et son influence deviennent de plus en plus lointaines ; on en chercherait vainement la trace. Et puis partout une extrême douceur, une sérénité parfaite ; chez tous ces gens, un éloignement profond pour le mercantilisme et, nulle part, fut-ce l'ombre d'obséquiosité, mais partout le plus simple et le plus aimable accueil. La place des hôtes vous est offerte dans toutes les maisons ; nul ne consentira cependant à se faire votre domestique.

Chaque soir, nous dînions en pleine forêt à la clarté de nos lampes : le repas se prolongeait ; Ganesco tenait l'assistance sous le charme de son esprit. Je n'ai jamais rencontré un homme doué de pareille verve et d'autant de brio. Certaines des histoires qu'il nous contait sont de véritables chefs d'œuvre. J'en ai reproduit quelques-unes, jadis, dans ce journal : des Michels, Forest rivalisaient avec lui d'entrain. Cet homme eut fait un vaudeville à grand succès. Le rôle de fonctionnaire, chef de province au fin fond du Laos, paraissait bien austère pour lui, dont le terrain d'élection était, à coup sûr, celui des grands boulevards, mais il avait tant d'entregent qu'il était à sa place partout et très à son aise dans les situations les plus difficiles. On prétendit, beaucoup plus tard, que M. Rodin [Rodier] se l'adjoignit en Cochinchine pour lutter contre la neurasthénie. En tout cas, durant ce voyage au Laos, nul de nous ne fut atteint du moindre soupçon de cette maladie.

Après Kham-Kheut, ce fut Pack-Hin-Boun, alors chef-lieu de la province du Cammon. et résidence de Ganesco. Les mines d'étain du Nam-Patène venaient d'être abandonnées par une société⁴ où figuraient les Messageries fluviales de Cochinchine. Leur activité a repris aujourd'hui et des oiseaux de mauvais augure ont, comme toujours, prédit un nouvel échec. Il n'en sera rien grâce à Dieu, et la richesse des gisements d'étain de la province du Cammon est dès maintenant démontrée. Si des erreurs, des fausses manœuvres ont retardé le plein essor des exploitations, ceux qui ont eu confiance dans ces affaires ne tarderont pas à en être récompensés. Le Laos minier est une réalité.

En revoyant ce passé si lointain, nous avons évoqué le souvenir de compagnons dont un nombre trop grand a déjà disparu mais, chaque fois que pareille chose nous arrive, c'est un sentiment affectueux qui nous porte vers eux. et même quand les circonstances de la vie purent amener entre nous des divergences d'opinions et des froissements. Tous, à des titres divers, étaient des ouvriers des premières heures de la grande œuvre française accomplie là-bas, et, à la distance où nous les revoyons, nous ne pensons qu'à cette participation à la tâche commune, le reste s'efface : « Tous, nous avons souffert ; le reste est pardonné ».

⁴ Société des étains du Hin-Boun :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Etains_du_Hin-Boun.pdf